



ERNEST CATHALA

TUÉ LE 4 OCTOBRE 1914, A COURCELLES-LE-COMTE

Promotion 1901. — Lettres.

Ernest Cathala est né dans le département du Tarn, le 16 juin 1878, à Livers-Cazelles. C'est un petit village du Causse calcaire qui longe la rive droite de la rivière de Tarn, entre Albi et Gaillac. Le hasard y a fait naître Cathala, dont le père fut, en effet, en cet endroit, instituteur. Mais le pays d'élection de notre ami est Saint-Genest, près de Lautrec, entre Albi et Castres, dans le gras terroir de vignobles, de maïs et de blé qui s'étend du Dadou à l'Agout. C'est là que le père de Cathala prit sa retraite. C'est là que Cathala passait ses vacances, alors qu'il était élève du collège de Castres, de l'École normale d'Albi ou de Saint-Cloud. Le Sidobre aux pierres de granit énormes et singulières est tout proche. Là était cette petite patrie tarnaise que Cathala aimait et qu'il évoquait parfois dans ses conversations.

Boursier d'internat au collège de Castres de 1891 à 1897, bachelier à cette date, Cathala suit comme élève libre les cours de l'École normale d'Albi de 1897 à 1899. Des camarades d'école de Cathala, un de ses maîtres d'alors, m'ont, à

plusieurs reprises, parlé de lui. Rien n'annonçait, à les entendre, qu'il était capable de faire ce qu'il a fait. On ne lui trouvait, pas plus qu'à un autre, de dispositions particulières. Mais la vie de Paris, un séjour au collège Chaptal firent surgir ce qu'une nature riche portait en elle. Cathala fut répétiteur à Chaptal de 1900 à 1901. C'était alors un grand garçon mince, glabre et joyeux. A peine un peu de duvet ombrageait ses lèvres. Mais le regard était vif, malicieux, amusé, narquois et le sourire et le rire se faisaient toujours ironiques et gouailleurs.

Répétiteur, Cathala avait des loisirs et suivait les classes de première (lettres). Il préparait le concours de Saint-Cloud. Son titre de répétiteur ne paraissait effrayant à aucun de nous, et il ne cherchait pas, d'ailleurs, à s'en faire accroire. C'était un camarade aimable et charmant, un bon compagnon, toujours gai, pétulant, serviable, qui communiquait ses notes en même temps que sa gaieté, et qui ne gardait de rancune à quiconque si sa serviabilité naturelle et son enjouement n'étaient pas payés de retour.

En juillet 1901, Cathala entra à Saint-Cloud, avec Marié, Maurice, Rigaud, Delhotel, pour ne citer que les morts. Il eut, privilège rare dans la promotion, sa chambre à lui, du côté du jardin. On y accédait en passant par une chambre qu'occupaient deux bons camarades à qui ces allées et venues ne déplaisaient pas. Dans son étroit logis, Cathala, toujours correct et soigné, s'isolait volontiers pour fumer une cigarette ou faire de la musique. On l'y rejoignait pour causer. L'aimable conteur que c'était ! Il aimait les promenades au bois de Saint-Cloud. Il aimait plus encore les sorties du jeudi et du dimanche dans Paris. Il aimait Paris pour Paris, pour son tumulte, sa vie ardente, les plaisirs qu'il offre, les ressources qu'y trouvent le goût des arts et l'amour des lettres. Il fréquentait volontiers la Sorbonne et savait les chemins du Quartier Latin.

Non que Cathala fût particulièrement acharné au travail. Il y avait en lui du dilettante. Chez lui, c'était force plus

que faiblesse, car le caractère primesautier de son esprit lui permettait de s'assimiler aisément une question que d'autres étudiaient laborieusement. La vivacité de l'esprit était certes chez lui une qualité maîtresse. La facilité de l'élocution, le don du verbe clair et brillant, n'étaient pas moindres. Il s'exprimait avec une belle aisance et causait agréablement. Du Méridional il avait la faconde. Il écrivait, dans une langue aisée, claire, limpide, alerte, comme en se jouant, des articles amusés et amusants, où les rapprochements d'idées imprévus et le choc étincelant des mots sonores faisaient un cliquetis étourdissant.

Cathala, c'était la joie et la chanson. Sa verve s'exerçait aux dépens de tout et de tous. Habile à saisir les défauts et les ridicules, prompt à tourner les traits en caricatures, d'un mot il dressait un profil amusant, une silhouette cocasse. Spirituel et gaillard, volontiers, dirai-je, gaulois en ses propos, Cathala riait et faisait rire aux dépens des uns et des autres. Mais s'il était malicieux, il n'était que cela, et tout n'allait qu'à des rires, des plaisanteries et des bons mots.

Au sortir de Saint-Cloud, nanti du professorat, en 1903, Cathala ne quitte pas Paris. Comment fut-il mis en relations avec le professeur Brochard, qui enseignait la philosophie en Sorbonne, et, aveugle, avait besoin d'un secrétaire, je ne sais. Mais Cathala n'entra dans la carrière qu'en 1904 et débuta à l'École normale de Clermont-Ferrand. Il n'était pas lié avec l'État par le contrat de l'engagement décennal, et pourtant il n'avait accompli qu'une année de service. Pour échapper aux exigences de la loi militaire il lui fallait un grade universitaire. Il prépara une licence de sciences. C'est en ce temps qu'il se souvint du Sidobre, et écrivit sur son origine géologique et son aspect étrangement hérissé, des pages pleines d'intérêt. En même temps, il commençait à un journal pédagogique une collaboration qui a duré plusieurs années, et où se trouvent les qualités maîtresses de son esprit alerte et clair.

Et, sans doute, l'enseignement qu'il donnait devait avoir

des qualités sérieuses, puisque, de Clermont, Cathala passait à Lyon et arrivait enfin à Paris. Il était détaché à Jean-Baptiste-Say, puis pourvu d'une chaire dans ce même collège Chaptal où il avait été élève et répétiteur. Il était de retour dans ce Paris qui avait enchanté sa jeunesse ; il s'y retrouvait avant la quarantaine, avant que les cheveux grisonnent, alors que la pensée est en pleine vigueur et dispose de tous ses moyens. Son rêve ardent était réalisé.

Et tout d'un coup, tout s'effondre dans la catastrophe de la guerre. Au mois d'août 1914, Cathala rejoint à Péronne le 16^e régiment territorial d'infanterie. Le voilà emporté dans la tourmente. Marche en Belgique, retraite sur Paris, course vertigineuse vers Amiens, vers Arras, vers la mer, pour arrêter le mouvement enveloppant des armées allemandes. A sa famille du Tarn, si lointaine — il n'en avait pas d'autre — le sergent Cathala n'a guère le loisir d'écrire. Eût-il écrit, les lettres, sans doute, ne seraient pas parvenues. Au mois d'octobre 1914, le 4, près de Courcelles-le-Comte, il est tué. Comment, nous ne savons pas. Des derniers mois, des derniers jours, de la dernière heure, nous ignorons tout. Aucun témoin n'a dit comment la mort l'a pris, comment elle est venue à lui, s'il a souffert dans sa chair, ou s'il a quitté cette terre qu'il aimait et ce monde dont il a connu les joies sans avoir même le temps de leur adresser un sourire suprême. Où repose-t-il ? Où est-il, à cette heure, notre ami de jeunesse, avec qui nos esprits et nos cœurs s'accordaient ? Vers quel tertre nous tourner, pour adresser à sa mémoire une tendre prière ? Nul ne sait. Le silence enveloppe la mort d'Ernest Cathala, et jamais nulle fleur apportée par des mains pieuses ne jonchera sa tombe ignorée.

J. LAFORÉT.
